



HAL
open science

Le retour au pays natal de Jules Roy : voyage au Royaume de Barbarie

Jeannine Hayat

► **To cite this version:**

Jeannine Hayat. Le retour au pays natal de Jules Roy : voyage au Royaume de Barbarie. Travaux et Recherches de l'UMLV, 1999, pp.23-34. hal-03780271

HAL Id: hal-03780271

<https://hal.science/hal-03780271>

Submitted on 10 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TRAVAUX
ET
RECHERCHES
DE L'UMLV

LITTÉRATURES
ET SCIENCES HUMAINES

TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV
LITTÉRATURES ET SCIENCES HUMAINES

Revue semestrielle

Directrice de rédaction :
Fabienne BOCK

Comité de rédaction :
Louise BENAT-TACHOT — Vladimir IAZYKOFF — Christian LUPOVICI
Anne-Marie PELLETIER — Robert SAYRE — Michael A. SOUBBOTNIK

Secrétaire de rédaction : Thierry BONZON
Directeur de publication : Dominique PERRIN
Conception graphique : Michelle THOMAS et Bertrand ZAKOWETZ



RÉDACTION :

"Travaux et Recherches de l'UMLV", Université de Marne-la-vallée, Cité Descartes 5, Boulevard Descartes, 77454 Marne-la-Vallée cedex 2. (Tel. 01.60.95.70.75 ; Télécopie : 01.60.95.70.75)

CORRESPONDANCE :

Toute correspondance est à adresser à la rédaction.

ABONNEMENTS / VENTE AU NUMÉRO :

	Vente au numéro	Abonnement annuel
Particuliers	35 FF	70 FF
Institutions	70 FF	140 FF

Voir bulletin d'abonnement à l'intérieur du numéro

ISSN en cours

TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV

N°0 LITTÉRATURES

SOMMAIRE

Dominique Perrin , Ouverture	4
Présentation générale	5
<hr/>	
Jean Yves GUERIN , Présentation du numéro	7
Jean-Marc QUARANTA , "Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu", genèse et fonction de la mémoire proustienne	9
Jeannine HAYAT , Le retour au pays natal de Jules Roy : voyage au Royaume de Barbarie	23
Julien NICOUD , "Je suis femme à tes lèvres plus neuve que la soif". Extrait d' "Une lecture de Etroits sont nos vaisseaux (<i>Amers</i>) de Saint-John Perse"	35
Pascal GRANDFILS , 1830-1930 : La langue populaire urbaine dans le roman : du statut de curiosité à celui de matière	51
Stéphanie BALEMBOIS , L'écoute du monde dans les romans de Louis Guilloux	63
Michael SOUBBOTNIK , Signification et rectification : Locke et le discours public	77
Jean Yves GUERIN , Retour sur la querelle de la Nouvelle Critique	99
<hr/>	
Liste commentée des thèses et mémoires de Littérature française, de Littérature française comparée et de Langue, Littérature et Civilisation étrangère (Espagnol) soutenus devant l'Université de Marne-la-Vallée (1995-1999)	117
<hr/>	
Actualités	132

Le retour au pays natal de Jules Roy : voyage au Royaume de Barbarie

Jeannine Hayat

Dans la présentation du premier numéro de la revue *Rivages*, publiée à Alger en décembre 1938 par Edmond Charlot, Albert Camus souligne que "s'il est vrai que la vraie culture ne se sépare pas d'une certaine barbarie, rien de ce qui est barbare ne peut nous être étranger. Le tout est de s'entendre sur le sens du mot barbare. Et cela constitue déjà un programme"¹. La barbarie revendiquée par Albert Camus s'est révélée au Royaume de Jugurtha, allégorie du génie africain, célébré en 1943 par Jean Amrouche. "Jugurtha représente l'Africain du Nord, c'est-à-dire le Berbère, sous sa forme la plus accomplie : le héros dont le destin historique peut être chargé d'une signification mythologique"². Jean Amrouche, le chrétien kabyle, qui s'est efforcé de tracer le portrait du roi numide, dont l'armée tint longtemps en échec les légions romaines, discerne en Jugurtha un tempérament ardent et emporté, mais aussi un caractère noble, persévérant, et une foi profonde en l'homme. Sa capacité à assimiler le langage, les moeurs, les croyances des peuples ennemis, séduit ses admirateurs. C'est en référence à cette figure punique fondatrice qu'Armand Guibert avait pris la direction en 1932, à Tunis du mensuel *Mirages*, "revue paraissant au Royaume de Barbarie", qui avait fait découvrir à ses lecteurs les plus grands poètes, et dont Albert Camus suivait le travail avec intérêt, dans les années 1937-1938³. Les écrivains barbares se souviennent que l'Afrique du nord était déjà peuplée avant la conquête romaine.

Discrètement évoquée par Camus⁴, la "barbarie" s'impose comme un concept central dans les textes de son ami Jules Roy⁵. Barbare au séminaire, barbare dans les rangs de l'armée, barbare en amour, le fougueux Jules Roy ressemble à s'y méprendre à Jugurtha. Né impétueux et rebelle, Jules Roy a pourtant repoussé son hérité africaine autant qu'il l'a accueillie⁶. Depuis sa première occurrence dans *La vallée heu-*

reuse⁷, le mot "barbarie" a connu chez Jules Roy plusieurs mutations sémantiques. D'abord employé pour désigner la sauvagerie nazie, le substantif "barbarie" et surtout l'adjectif "barbare", ont fini par s'appliquer aux actions de Jules Roy lui-même et par qualifier son comportement. Les Grecs, on le sait, appelaient "barbares" tous les peuples étrangers ne parlant pas grec. Jules Roy quant à lui, enfant illégitime, se sent barbare parce qu'étranger dans sa famille, avant de se sentir exilé en France.

Par extension, le mot "barbare" exprime un jugement moral et esthétique péjoratif, qui vise tout autre que soi. Ainsi du sous-titre du premier tome de la trilogie de Maurice Barrès : *Le culte du moi*. Dans *Sous l'oeil des barbares*⁸, Maurice Barrès s'en prend aux autres, qu'il juge philistins, censés s'opposer à l'épanouissement de son moi. La colonisation en Algérie interdit aux indigènes d'affirmer leur identité. On peut présenter cette société inégalitaire comme barbare. Il arrive trop souvent au colonisateur de se conduire sans humanité. Or, la violence ou la cruauté ne sont acceptables qu'exceptionnellement selon Jules Roy, lors de justes croisades, quand il s'agit de bombarder l'Allemagne pour sauver les Alliés par exemple. Le terme acquiert dans ces circonstances précises une signification laudative. Dans ces circonstances uniquement. Pas lorsque des Barbares projettent indûment d'occuper Rome comme le rêve, avec mauvaise conscience, Albert Camus pendant la guerre : "J'ai rêvé que nous entrions dans Rome. Et je pensais à l'entrée dans la Ville Eternelle. Mais j'étais parmi les Barbares"⁹. Un troisième emploi du mot, nonobstant le songe camusien, permet malgré tout de faire du "barbare" une catégorie positive. Songeons par exemple à Baudelaire, lequel dans *Le peintre de la vie moderne* revendique une barbarie "qui dérive du besoin de voir les choses grandement, de les considérer surtout dans l'effet de leur ensemble"¹⁰. Ce dernier sens du mot, esthétique, est attesté aussi chez Jules Roy, notamment dans ces *Mémoires* qu'il qualifie de *barbares* : "...ces Mémoires, barbares comme moi, comme le temps et les guerres traversées. Quatre-vingts virages autour du soleil me pèsent sur les épaules et dans les jambes"¹¹.

A quatre-vingts ans, Jules Roy, après avoir beaucoup volé comme pilote, beaucoup lutté, beaucoup aimé, a pensé l'heure venue de dresser le bilan de son existence. Ses mémoires s'ouvrent classiquement sur un récit d'enfance. Né des amours illégitimes d'une femme de gendarme et d'un instituteur, bel homme au caractère altier, venu de métropole, le petit Jules vécut sept ans d'un bonheur campagnard, entouré d'une famille à sa dévotion, dans l'inconscience de sa condition de bâtard. L'illégitimité de sa naissance, dans un pays sauvage et conquis par une armée impérialiste, a offert à Jules Roy le choix entre une culpabilité consentie et une rébellion farouche. L'enfant au caractère affirmé semblait à jamais promis à l'insubordination. Comment expliquer alors qu'il ait lui-même exigé de poursuivre ses études au séminaire d'Alger, après une médiocre sixième au lycée Bugeaud? Le désir de quitter pour toujours un établissement honni, l'espoir de découvrir au séminaire bienveillance et compréhension furent les raisons alléguées par le garçon pour justifier sa décision.

Or, on peut douter que la véritable motivation de l'enfant n'ait pas été plus profonde : "Jeune barbare enfermé au séminaire, je ne me sentis pas malheureux"¹². N'avait-il pas plutôt l'intuition de trouver une forme de soulagement à ses instincts de jeune sauvage dans la discipline sévère et rigoureuse qu'il s'imposa, et qui fut exercée sur lui par l'Église d'abord, puis par l'Armée? Cette tutelle paternelle, si cruellement manquante depuis sa naissance, il avait cru l'avoir enfin retrouvée. Huit années de sa vie, de douze à vingt ans, se déroulèrent ainsi dans le secret et la familiarité d'une bâtisse close et silencieuse, mais ensoleillée: le séminaire. Il ne le quitta que pour être incorporé, à l'école des officiers de Saint-Maixent.

Jules Roy n'abandonna pas brutalement sa vocation religieuse pour embrasser la carrière des armes. Le renoncement fut progressif. Il connut des conflits intimes cruels, avant de se détourner définitivement de la fonction sacerdotale. L'intuition qu'existait une vie plus attirante que la vie consacrée se précisait peu à peu : l'amour des femmes l'attirait vers le temporel. Il devina dans sa rencontre avec le sosie d'une Vierge de Giotto le signe tant attendu. Le militaire, jusque-là encore au service de l'Église,

succomba à l'appel de l'amour ; il se maria. Certes, il avait déjà trouvé dans l'armée un autre ordre, aussi intransigeant que l'ordre de l'Eglise, mais qui lui permettait de concilier à la fois sa soif de pureté et son désir charnel des tendresses féminines. Le voyage accompli, du monde de l'Eglise vers l'univers de l'armée, l'incitera à considérer le soldat, moins comme un amoureux du combat que comme un croisé en quête d'absolu.

Aux *Mémoires barbares* ont succédé les *Amours barbares*, puis *Adieu ma mère, adieu mon cœur*, ouvrages autobiographiques qui s'inscrivent dans la même esthétique barbare. Dans ce dernier texte, Jules Roy raconte comment à quatre-vingt-neuf ans, il est parti de Vézelay où il réside, tout contre la basilique dédiée à Marie-Madeleine, pour un pèlerinage aventureux : l'Algérie, le Royaume barbare de son enfance, la terre où sa mère repose. Longtemps, il s'était contenté de déposer à chaque fête de la Toussaint quelques roses d'offrande sous les photos jaunies de ses proches, couchés bien loin de la colline sacrée, dans la terre algérienne. Mais le geste rituel ne revêt sa signification ultime que devant le tombeau. Jules Roy a souhaité adresser un dernier adieu à sa mère. Pensionnaire pendant huit ans au séminaire des Lazaristes d'Alger, il croit en chacun des termes évangéliques évoquant la résurrection de Lazare. A sa mère enterrée au petit cimetière de Sidi-Moussa, il veut murmurer une dernière fois "Lève-toi et marche". Il entreprend le voyage vers l'Algérie moderne, celle qui fait pousser le jacaranda importé d'Amérique, mais celle aussi qui n'a jamais replanté les eucalyptus de la route d'Alger, coupés pendant la guerre, et qui laisse à l'abandon les cimetières européens. Honorer la tombe de ses morts, de tous ceux qu'il a aimés, Français et Arabes, telle est la mission que Jules Roy s'assigne, dût-il l'accomplir sous la protection d'une brigade de gendarmerie, de deux half-tracks et d'une automitrailleuse. Il revient fouler le sol de sa région natale. Sidi-Moussa, L'Arba, Rovigo: les trois communes familières délimitent désormais un périmètre hostile : "triangle du bonheur jadis, triangle de la mort aujourd'hui où l'armée ne pénètre plus qu'en force"¹³. Ce qu'il conviendrait de nommer "la barbarie régressive" ou barbarie au sens strict ressortit en Algérie à ce que René Girard décrivait comme une violence mimétique, qui ramène les

conflits à des vengeances en chaîne¹⁴. Albert Camus a fort bien décrit ce processus dans un passage du *Premier homme*. Dans ce texte autobiographique, le narrateur Jacques Cormery, double d'Albert Camus, raconte sa rencontre avec un fermier de Mondovi, son village natal, à l'époque de la guerre. Monsieur Veillard conclut ainsi sa description du conflit :

"On est fait pour s'entendre (avec les Arabes). Aussi bêtes et brutes que nous, mais le même sang d'homme. On va encore un peu se tuer, se couper les couilles et se torturer un brin. Et puis on recommencera à vivre entre hommes. C'est le pays qui veut ça"¹⁵.

L'homme péchait par optimisme. En réalité, il reste peu de traces de l'Algérie coloniale. Que sont devenus les eucalyptus qui bruissaient sur la route d'Alger ? Comment reconnaître le lieu-dit "Les Eucalyptus" maintenant que le bouquet d'arbres qui donnait son nom à la petite station de chemin de fer a disparu ? En une phrase, Jules Roy fait renaître l'époque oubliée, où le ruissellement caractéristique du feuillage sensible à la moindre brise résonnait familièrement :

"Je revois cette halte des Eucalyptus : les trois arbres que le vent brasse et brosse, la terre brûlée par les escarilles de la locomotive, j'entends le coup de sifflet du mécanicien quand le train arrive, le halètement de la machine à vapeur"¹⁶.

Quelques images du passé, et toutes les souffrances du monde à supporter. En ce temps-là, son père, instituteur à Rovigo, descendait quelquefois du train et grimpait dans le deux-roues, emporté par le domestique arabe, Meftah, vers la ferme où la femme qu'il aimait, Mathilde, l'attendait impatiemment. Aujourd'hui, il repose avec son fils Robert au cimetière de Notre-Dame-d'Afrique, dans un îlot de sérénité miraculeusement préservée, non loin de la mer, que Jules Roy a longuement contemplée au bout de l'esplanade qui surplombe la nécropole. La basilique, immuable et silencieuse, dédiée aux mystères de la foi est demeurée le sanctuaire qui abrite les fidèles en oraison.

Plus qu'ailleurs en Algérie, le passé s'épanche dans le présent. Dans *Adieu ma mère, adieu mon cœur*, Jules Roy délivre un message de justice à ses frères arabes, en même temps qu'il honore la mémoire de sa mère. Mathilde, Française née en Algérie, redoutait tellement les Arabes

qu'elle n'est jamais parvenue à se libérer de ses préjugés raciaux. Son fils lui pardonne ce manque de charité, trait d'époque. Pour faire saisir aux lecteurs contemporains les tensions de l'époque coloniale, il ressuscite une fois encore son passé d'enfant élevé au début du siècle dans une ferme de la Mitidja par sa grand-mère, sa mère, son oncle Jules. Et Meftah, l'homme de peine. Son dernier retour au pays natal lui a fait derechef revenir en mémoire tout ce passé lointain. Avec cette nouveauté que si *Adieu ma mère, adieu mon coeur* constitue bien un état du palimpseste autobiographique que Jules Roy a plusieurs fois remis sur le métier, il nous propose en outre une méditation sur le sens de l'histoire. Les lecteurs des *Chevaux du Soleil*¹⁷, et des *Mémoires barbares*¹⁸, reconnaissent dans ce nouveau texte des personnages familiers, toute la parentèle du narrateur : outre sa grand-mère maternelle, sa mère et l'oncle Jules, ils retrouvent René, le premier né de Mathilde, demi-frère utérin, et Robert le consanguin, arrivé en Algérie avec l'instituteur, futur père de Jules Roy. Ces humbles personnages, figures emblématiques d'une oeuvre intime jamais achevée, reprennent vie une fois encore, dans le discours mi-justificatif et mi-explicatif que l'auteur susurre à sa mère, devant la stèle, puis qu'il continue de marmonner dans la limousine qui le ramène à Alger, sous la haute protection d'un cortège militaire.

Il aurait tant aimé que sa mère le comprenne et l'approuve ! Jules Roy a défendu si souvent des positions subversives, mené tellement de combats d'avant-garde en solitaire, qu'il souffre du manque de reconnaissance de ses proches¹⁹. Ils sont tous morts aujourd'hui, et leurs tombes disséminées. Mais qu'importe, dans une volonté farouche de s'adresser à ses parents chéris par-delà la mort, il s'efforce de leur démontrer leurs erreurs. L'histoire d'amour et de haine qui a lié pendant cent ans les Français aux Arabes ne pouvait se terminer que dans un déchirement tragique, si l'on veut bien considérer l'entêtement et l'aveuglement de ces colons, irrespectueux des droits de l'homme sous prétexte de préserver leur empire.

Jules Roy éprouve tendresse et remords confondus pour Meftah, l'homme à tout faire à la ferme de son oncle, le plus souvent rabroué. Impossible aux Français de reconnaître avant-guerre une identité à ces "indigènes" qu'ils côtoyaient pourtant de fort près. Les Arabes devaient répondre pré-

sents, lorsqu'un tâche urgente les rendait indispensables : "Ya Meftah ô ô ô..."²⁰, criait l'oncle Jules, perdu sans son serviteur. Il ne considérait pas les Arabes comme ses semblables : "des traîne-misère, des va-nu-pieds incapables de faire fructifier la terre, des corps sans âme enfin", se disait-il pour se rassurer. Difficile de savoir d'ailleurs où gît Meftah pour son dernier repos : "Meftah doit reposer par là, un peu au nord ou un peu à l'est, dans un cimetière si humble que les cartographes n'ont pas jugé digne de l'indiquer par le signe convenu : de minuscules croissants"²¹. Le fils de Mathilde aurait aimé se recueillir sur sa tombe, adoucir par des paroles de réconciliation le préjudice que sa famille lui a fait subir. Le nom de Meftah, lorsqu'il est employé comme un nom commun, ne signifie-t-il pas la clé ? La clé de l'oeuvre de Jules Roy, en tout cas ? Depuis *Les Chevaux du Soleil*, sa grande saga retraçant l'histoire des Français d'Algérie, et plus nettement encore depuis les *Mémoires barbares*, il est apparu nettement que le personnage effacé et soumis, à peine un homme enfin, constitue justement la pierre de touche de l'oeuvre de Jules Roy, à la fois son secret, sa justification, et son pardon. Meftah représente dans *Adieu ma mère, adieu mon coeur* tout le peuple arabe trop communément exclu de la littérature française. Il est considéré à l'égal des autres membres de la famille, comme une de ces personnes mythifiées qui ont contribué jadis au bonheur innocent de ses années d'enfance, dans la ferme de son oncle à Sidi-Moussa, après avoir fui Rovigo avec sa mère, le jour de son baptême.

La cérémonie, racontée à plusieurs reprises dans son oeuvre, offre à Jules Roy l'occasion de se présenter à la fois comme le fils de personne, et comme le rejeton de plusieurs lignées. C'est Alfred Roy, l'époux de Mathilde, qui après avoir légitimé l'enfant, l'a le premier repoussé : "J'étais un enfant de Rovigo que son père avait chassé parce que sa femme le trompait"²². L'enfant déclaré sous le patronyme de Roy demeure en fait un enfant Dematons, fils d'un homme aussi rigide que passionné : "c'était un barbare de l'Est, un mâle à fort tempérament"²³. Pourtant jamais, même après le décès du gendarme et le remariage de sa mère avec son véritable père, Jules Roy ne parviendra à le reconnaître comme tel, malgré leur communauté de caractère : "quand je trouverai enfin mon vrai père, quelque chose encore nous séparera : malgré tous ses efforts, il ne réus-

sira pas à me donner son nom, et moi, je ne réussirai pas à l'accepter lui"²⁴. La filiation un moment brisée n'a plus jamais retrouvé de légitimation, ni légale, ni affective. C'est pourquoi, faute d'avoir aimé son père légitime ou naturel, Jules Roy s'en est octroyé plusieurs : René-Louis Doyon, Albert Camus, Jean Amrouche.

L'utilisation personnelle que fait Jules Roy de la figure traditionnelle du barbare l'aide à se constituer une identité, à établir le socle symbolique stable qui fait de son existence un pèlerinage vers la lumière. L'usage du concept de barbarie semble en effet lui avoir peu à peu permis de délimiter le champ de l'autobiographie dans son oeuvre. La seconde occurrence significative du terme de "barbarie" apparaît dans *Etranger pour mes frères*, première ébauche de ses mémoires. Le premier chapitre de ce texte s'intitule : "Une enfance barbare". Le terme est ensuite repris souvent.

Jules Roy tire profit de la polysémie du terme "barbare" pour le faire coïncider avec chaque étape de la quête de son identité. La barbarie constitue le masque derrière lequel il s'avance, qui l'autorise à passer pour éternellement inchangé lors même qu'il s'est entièrement transformé. Quel rapport entre le petit garçon rebelle, travaillé par une souffrance jamais verbalisée, et l'homme mûr qui installe son foyer à proximité de la basilique de Vézelay ? Les mémoires proposent le portrait d'un homme, élaboré au terme d'un travail long et éprouvant, qui n'a conservé du réel qu'une épure.

Dans ses textes autobiographiques, Jules Roy a considéré sa naissance illégitime comme l'événement essentiel d'une enfance par ailleurs heureuse, comme le traumatisme fondateur d'une forte personnalité. Or, il aurait très bien pu faire un autre choix, engager un autre pari, faire prendre à son existence un autre tournant. Ses différents récits d'enfance font de la secrète culpabilité de sa mère l'explication du comportement autoritaire de Jules Roy. Sa bâtardise, ressentie par l'enfant comme une faute, lui offre pourtant la jouissance de se conduire en maître, dans un univers où seul Dieu peut rivaliser avec lui.

"L'enfant du péché" abuse de sa situation de garçon choyé, de petit prince d'une ferme isolée de la Mitidja. Il comprend pourtant que cette franche liberté recèle des motifs cachés : "On préfère me laisser mariner

dans le doute et l'ignorance, ce qui m'aide à me fabriquer un mystère que je discerne sans le percer, et à devenir un petit seigneur insolent, habitué à ce que tout cède devant lui"²⁵. L'époque n'est pas où l'on doit tout révéler aux enfants, les considérer comme des interlocuteurs, acteurs de leur propre destin. La barbarie est le mot adopté par Jules Roy adulte pour exprimer la rouerie, la ruse avec lesquelles lui-même enfant tentait de composer avec le mystère de sa naissance, et de tirer avantage de sa différence ; tout en ayant la conscience diffuse que ce secret serait sa croix.

Le terme de barbare se prête facilement à des emplois contradictoires. Le barbare, c'est le plus souvent l'autre irréductible. Mais appliqué à soi-même, le terme acquiert une signification autocritique. Sans doute Jules Roy aurait-il préféré grandir diplomate et mesuré. La nostalgie d'un passé plus lumineux, la tension vers un idéal d'harmonie peut se deviner dans les protestations farouches de l'écrivain. Arthur Rimbaud, autre rebelle de la littérature, a décrit aussi le chaos barbare de sa personnalité en mutation. L'une de ses illuminations, intitulée "Barbare", évoque un paysage arctique, qui mêle les éléments d'un univers ancien et condamné, à ceux d'une existence idéale impatientement attendue. "La voix féminine arrivée au fond des volcans et des grottes arctiques" appelle des "Douceurs" bien éloignées de la dureté des "anciens assassins"²⁶. Le moment de barbarie est destiné chez le poète à être dépassé, pour que soit rejouée la suave musique d'un monde cohérent.

Chez Jules Roy, c'est aussi à la femme d'apporter la compréhension, la douceur, la compassion indispensables à l'harmonie du monde. Ainsi, dans *Le navigateur*, le héros seul survivant de deux équipages dont les avions sont entrés en collision, se reçoit dans un champ de betteraves, après un saut en parachute. Pas très loin de là, une maison. Il frappe à la porte. Une Anglaise lui ouvre: "Si fragile qu'elle fût en apparence, elle était la vie et la miséricorde, et il se rappelait la tiédeur profonde et douce de tout ce qu'elle lui avait abandonné. Désormais le commandant d'escadre ne viendrait pas si facilement à bout de lui"²⁷. Le personnage de Rosica préfigure dans l'oeuvre de Jules Roy Marie-Madeleine, la femme parfaite, la sainte charitable et éplorée, beauté et douleur, qu'il est venu rejoindre en s'installant à Vézelay. L'abnégation et la dévotion de Marie-Madeleine

pour Jésus l'homme qu'elle aimait, émeut Jules Roy, qui identifie cette femme à toutes celles qui l'ont également aimé, s'efforçant ainsi de l'arracher à ses penchants impétueux, et de lui faire oublier la barbarie de l'histoire. Seuls les hommes sont barbares dans l'univers de Jules Roy. Ses portraits de femmes sont écrits d'une plume légère et caressante. Le moins flatteur des paragraphes sur un caractère féminin tourne toujours à la bienveillance et au pardon. Marie-Madeleine leur a enseigné l'humanité, la repentance, l'amour. Et ainsi elle les a toutes sauvées.

Mais un soldat se montre moins tendre. L'originalité de Jules Roy consiste à avoir associé l'idée de désordre barbare à la conscience d'une culpabilité. Il a inventé pour se peindre la figure d'un homme, certes quelquefois considéré par les autres comme un adversaire, mais avant tout peut-être étranger à lui-même : "Non, non, je ne suis plus un barbare (...). Le silence engloutit peu à peu les colères, les hargnes s'éteignent. On ne sait plus qui a raison ou tort, car chacun de nous croit posséder la vérité"²⁸. Surtout, il a lié en un seul vocable une gerbe de significations opposées. Politique, psychologique, esthétique, la métaphore barbare décrit les duretés de l'histoire et la lutte des braves, acharnés à résister. Pour les intercesseurs entre le nord et le sud, pour les passeurs d'idées entre les deux rives de la Méditerranée, la référence à Jugurtha autorise un bénéfique syncrétisme pacificateur.

Jeannine Hayat

Docteur en littérature française

NOTES

- 1 Albert Camus, "Présentation de la revue *Rivages*", *Essais*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, pp. 1329-1331, désormais II.
- 2 Jean Amrouche, *L'éternel Jugurtha*, rééd. Archives de la ville de Marseille, octobre-novembre 1985, p.108.
- 3 Jean Amrouche, Patrice de la Tour du Pin par exemple, ont été révélés par Armand Guibert.
- 4 Albert Camus évoque ainsi à propos de son ami E. Roblés "un air de barbarie, parfois subtile, parfois sans apprêts" (II, p.1918). Et il note la "barbarie librement consentie" de la *Bahia de tous les saints* de Jorge Amado (II, p.1392). Dans un sens barrésien, on lit dans *Noces* : "Ces barbares qui se prélassent sur des plages, j'ai l'espoir insensé qu'à leur insu peut-être ils sont en train de modeler le visage d'une culture où la grandeur de l'homme trouvera enfin son vrai visage", (II, p.74).
- 5 Albert Camus et Jules Roy se sont rencontrés en octobre 1945 à Paris et sont demeurés liés jusqu'à la mort d'Albert Camus. Leur correspondance inédite de 45 lettres témoigne de la profondeur de leur attachement.
- 6 Le narrateur de *La statue de sel* d'Albert Memmi rappelle lui aussi ses lointaines origines barbares, un jour où il voit sa mère danser jusqu'à l'évanouissement, dans l'espoir de libérer sa belle-soeur des djenoun censés la posséder : "Elle m'était étrangère, ma mère, étrange partie de moi-même, plongée au sein des continents primitifs. C'est elle pourtant qui m'a enfanté. Quels sombres liens m'enchaînent à ce fantôme, arriverai-je à émerger du gouffre?", *La statue de sel*, Corrèa, 1953, rééd., Folio, 1993, p. 181. Et plus loin, le narrateur s'écrie encore: " Ah! je suis irrémédiablement un barbare!", *ibid.*, p.184.
- 7 "L'aviation détruisait l'humanité pour lutter contre la barbarie. Mais cette barbarie abattue, d'autres se lèveraient à leur tour contre le travail et la paix des hommes", Jules Roy, *La vallée heureuse*, Paris, Charlot, 1946.
- 8 "Les Barbares, voilà le non-moi, c'est-à-dire tout ce qui peut nuire ou résister au Moi", Maurice Barrès, *Sous l'oeil des barbares*, Le temps singulier, 1980, p.183.
- 9 Albert Camus, *Carnets, mai 1935-février 1942*, Gallimard, 1962, p.168.
- 10 Charles Baudelaire, *Le peintre de la vie moderne, Oeuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, p.1166.
- 11 Jules Roy, *Mémoires barbares*, Albin Michel, 1989, p.43.
- 12 Jules Roy, *Mémoires barbares, op. cit.*, p.99.
- 13 Jules Roy, *Adieu ma mère, adieu mon coeur*, Albin Michel, 1996, p.60.
- 14 "La vengeance en chaîne apparaît comme le paroxysme et la perfection de la mimesis. Elle réduit les hommes à la répétition monotone du même geste meurtrier. Elle fait d'eux des doubles", René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 1978, p. 20.
- 15 Albert Camus, *Le premier homme*, Gallimard, 1994, pp. 168-169.
- 16 Jules Roy, *Adieu ma mère, adieu mon coeur, op. cit.*, p.161.
- 17 Jules Roy, *Les Chevaux du Soleil*, Grasset, 1980; rééd. Omnibus, 1995.
- 18 Jules Roy, *Mémoires barbares*, Albin Michel, 1989.

- 19 En désaccord avec la conduite de l'armée en Indochine, Jules Roy a par exemple demandé son congé de colonel du personnel navigant en 1954. Après la mort de Camus, en 1960, il publie *La guerre d'Algérie*, qui dénonce à nouveau les crimes de l'armée dans un conflit colonial. (*La guerre d'Algérie*, Julliard, 1960; rééd. Christian Bourgois, 1994).
- 20 Jules Roy, *Adieu ma mère, adieu mon coeur*, *op. cit.*, p.143.
- 21 *Ibid.*, pp. 163-164.
- 22 Jules Roy, *Adieu ma mère, adieu mon coeur*, *op. cit.*, p.65.
- 23 *Ibid.*
- 24 Jules Roy, *Etranger pour mes frères*, *op. cit.*, pp. 35-36.
- 25 Jules Roy, *Etranger pour mes frères*, *op. cit.*, p.37.
- 26 Arthur Rimbaud, *Les illuminations. Oeuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p.144.
- 27 Jules Roy, *Le navigateur*, Gallimard, 1954, p.129.
- 28 Jules Roy, *Mémoires barbares*, *op. cit.*, p.562.